



Octave Mirbeau vient à Bruxelles en automobile

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN
A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 SEPTEMBRE 2012

Fernand Charron.

Est-ce que vous connaissez Fernand Charron ?

Sûrement si vous vous intéressez à la préhistoire du cyclisme et de l'automobilisme (deux sports dont l'essor a été concomitant), puisque aussi bien Fernand Charron, qui est né en 1866 à Angers et qui est décédé en 1928 à Maisons-Laffitte, a été coureur cycliste puis pilote automobile, avant de devenir constructeur et, dès 1903, avec ses associés Léonce Girardot et Émile Voigt, de lancer sous la marque CGV une des toutes premières voitures avec moteur à 8 cylindres en ligne de 7, 2 litres.

Comme je suis totalement ignare en ce domaine, je vous avoue que je ne sais pas quelle révolution technique représentent ces engins. Mais je me rallie sans discuter à ce qu'en disait Octave Mirbeau qui, lui, avait acheté en 1906 une CGV de 30 CV, qui trouvait ce modèle absolument extraordinaire et qui remerciait le « cher » Fernand Charron d'avoir « combiné, construit, animé, d'une vie merveilleuse, la merveilleuse automobile » à bord de laquelle il avait le loisir de voyager « sans fatigue et sans accrocs ».

Alors qu'il avait dépassé la cinquantaine, Octave Mirbeau était tombé amoureux fou des voitures. Il leur devait, écrivait-il en hommage à Fernand Charron, « des joies multiples, des impressions neuves, tout un ordre de connaissances précieuses que les livres ne donnent pas, et des mois, des mois, des mois entiers de liberté totale, loin de [ses] petites affaires, de [ses] soucis, et loin

de [lui-même], au milieu de pays nouveaux ou mal connus, parmi des êtres si divers¹ ».

Amoureux tellement fou qu'en six ans, de 1900 à 1906, il avait fait l'acquisition d'une demi-douzaine de véhicules ! Et parmi eux, outre la fameuse CGV de 30 CV, une Renault de 10 CV, une Panhard de 8 CV et une seconde CGV, plus modeste celle-là, de 15 CV. « Quelle frénésie de consommation automobile ! relèvent à juste titre Jean-François Nivet et Pierre Michel, les biographes d'Octave Mirbeau. À une époque où il s'agit encore de constructions artisanales, produites en petit nombre, et dont la valeur marchande est cinq fois plus élevée que l'équivalent d'aujourd'hui, la boulimie de notre dilettante est impressionnante²... »

Avec quel argent ? me demanderez-vous.

Avec celui que devaient lui procurer ses articles dans la presse (il a été le « journaliste le mieux payé de son temps³ ») et le grand succès de ses deux derniers romans, *Le Jardin des supplices* en 1899 et *Le Journal d'une femme de chambre* en 1900. Mais surtout avec le triomphe international, énorme, inouï, de sa pièce *Les affaires sont les affaires*, créée le 20 avril 1903 à la Comédie-Française — une pièce qui n'a pour ainsi dire jamais quitté l'affiche depuis cette date, dont Jean Dréville a tiré un film assez pâlot en 1942, avec Charles Vanel dans le rôle principal (Isidore Lechat) et qui, en 2011, a encore fait l'objet, dans une réalisation de Philippe Bérenger, d'un téléfilm fort agréable joué notamment par Régis Laspalès et Christian Clavier.

Et voilà qu'au début du mois de mai 1905, Octave Mirbeau décide d'aller visiter la Belgique, la Hollande et l'Allemagne à bord de sa magnifique et coûteuse CGV de 30 CV, immatriculée 628-E-8 — le premier numéro d'immatriculation à devenir, deux ans plus tard chez Fasquelle, le titre d'une œuvre littéraire. Il fallait l'oser. Il fallait avoir l'idée saugrenue de baptiser un récit de voyage *La 628-E-8*. Mais vous savez, bien sûr, qu'Octave Mirbeau a été, son existence durant, l'homme de toutes les hardiesses et de toutes les impétuosités, et qu'il n'a jamais manqué une seule occasion pour montrer combien il était hardi et impétueux.

¹ Octave Mirbeau, *La 628-E-8*, Paris, 10-18, 1977, p. 37.

² Jean-François Nivet et Pierre Michel, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Paris Séguier, 1990, p. 766.

³ René-Pierre Colin, *Dictionnaire du naturalisme*, Tusson, Le Lérot, 2012, p. 449.

Jamais une seule occasion non plus pour manifester, très haut et très fort, ses ires et ses indignations.

Dans *Si j'ai bonne mémoire*, Sacha Guitry rapporte que Jules Renard affirmait qu'Octave Mirbeau, chaque matin, « s'éveillait en colère ». « Et c'était bien la vérité, note-t-il. Oui, d'avance, au réveil, il était convaincu que cent injustices allaient se commettre dans la journée et il en était exaspéré d'avance⁴. »

Quitte à se tromper.

Quitte à afficher de stupéfiantes contradictions et à proférer, en toute lucidité ou non, quelques regrettables idioties.

Dans un article des *Grimaces*, l'hebdomadaire satirique dont il a été le rédacteur en chef de juillet 1883 à janvier 1884, un article intitulé « Coquelin, Daudet et Cie », Octave Mirbeau commente ainsi la pièce *Les Rois en exil* d'Alphonse Daudet : « Dans *Les Rois en exil*, comme dans *Jack*, comme dans *Le Nabab*, comme dans *Numa Roumestan*, M. Alphonse Daudet a gâté de magnifiques sujets d'études contemporaines, pour lesquelles il eût fallu du génie. M. Daudet s'est contenté de mettre, à la place du génie, l'illusion d'un talent agréable et superficiel. / Je n'aime point et je n'estime point le caractère de M. Alphonse Daudet, qui a trahi tous ses amis, l'un après l'autre, et mordu successivement la main de ses bienfaiteurs ; j'aime et j'estime encore moins son talent, ce talent pillard et gascon qui s'en va, grappillant un peu partout, à droite, à gauche, à Zola, à Goncourt, à Dickens, aux poètes provençaux ; ce talent qui est fait d'un compromis entre la violence de l'école naturaliste et les fadeurs de l'école de M. Octave Feuillet, ce talent qui ne voit dans la littérature qu'un moyen de gagner beaucoup d'argent, sur le dos des autres. »

Et il ajoute, méchant, injuste, perfide et raciste : « M. Robert de Bonnières, dans une remarquable et malicieuse étude sur M. Alphonse Daudet, nous a révélé l'étymologie de ce nom : Daudet. Daudet vient de *Davidet* qui, en langue provençale, veut dire : Petit David ; d'où il résulte que M. Daudet est d'origine juive. Si son nom et le masque de son visage n'expliquaient pas suffisamment cette

⁴ Sacha Guitry, *Si j'ai bonne mémoire*, Paris, Le Livre Club du libraire, s.d. [1956], p. 123.

origine, son genre de talent et la manière qu'il a de s'en servir le proclameraient bien haut⁵. »

Il n'empêche ! En 1897, après avoir longtemps, il est vrai, gardé le silence, Octave Mirbeau prendra à son tour fait et cause pour le capitaine Alfred Dreyfus et il sera même par la suite, aux côtés d'Émile Zola qui a publié *J'accuse* à la une de *L'Aurore* du 13 janvier 1898, un des principaux et un des plus fougueux dreyfusards. À en croire Léon Daudet, il aurait dit : « Mon cher Zola, je dois vous avouer que je n'avais pas jusqu'ici une grande admiration pour votre œuvre. Mais après ce que vous venez de faire, à vos risques et périls, je suis votre homme ; vous m'entendez, et quoi qu'il arrive, je vous suivrai jusqu'au bout⁶. » Et c'est du reste de qu'il fera.

Donc en mai 1905, Octave Mirbeau arrive en Belgique avec sa 628-E-8 pilotée par son chauffeur tourangeau, Charles Brossette, et dans laquelle ont également pris place sa femme Alice, l'auteur dramatique Romain Coolus ainsi que Marthe Régnier et Abel Tarride, deux comédiens qui ont joué *Les affaires sont les affaires* lors d'une tournée en province, en 1904⁷. Il y était déjà venu à plusieurs reprises, la dernière fois en août 1896 où il avait passé la nuit à l'Hôtel du Grand Miroir, cet hôtel de la rue de la Montagne où Baudelaire a vécu près de deux ans et demi.

Le pays, Octave Mirbeau le connaît essentiellement à travers l'un ou l'autre écrivain, en particulier Maurice Maeterlinck et Georges Rodenbach. Maurice Maeterlinck, il en a même été le révélateur en France grâce à un article dithyrambique consacré à *La Princesse Maleine* dans *Le Figaro* du 24 août 1890, un drame en cinq actes publié chez Van Melle à Gand l'année précédente, un livre « obscur », comme l'écrit Octave Mirbeau, « inconnu, délaissé⁸ » et dont aucun critique ne s'était « honoré » en en parlant. Dès le lendemain de la parution de cet article, les trois cents exemplaires d'une réédition de la pièce, chez Lacomblez à Bruxelles, allaient partir comme des petits pains et conférer à l'auteur des *Serres*

⁵ Octave Mirbeau, « Coquelin, Daudet et Cie », *Combats littéraires*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2006, p. 87 et 88.

⁶ Cité par Jean-François Nivet et Pierre Michel, *Octave Mirbeau l'imprécateur au cœur fidèle*, *op. cit.*, p. 572.

⁷ Le simenonien que je suis ne peut que remarquer qu'Abel Tarride a été, après Pierre Renoir, le deuxième Maigret au cinéma. Il a joué dans *Le Chien jaune* mis en scène par son frère Jean Tarride, en 1932.

⁸ Octave Mirbeau, « Maurice Maeterlinck », *Combats littéraires*, *op. cit.*, p. 315.

chaudes un statut d'écrivain considérable à découvrir séance tenante et une large et enviable notoriété dans le landerneau littéraire européen.

Au surplus, ce même article vaudra à Octave Mirbeau une foule de réactions hostiles, à la fois par des lettres qui lui seront directement adressées et des comptes rendus dans des petits journaux et des petits revues. Tant et si bien qu'il se sentira obligé d'y répondre en écrivant dans *Le Figaro*, le 26 septembre suivant, un nouvel article pour clarifier les positions qu'il a prises. Et c'est là, sous le simple titre de « Propos belges », un texte important et très ironique qui mériterait de longs commentaires, mais dont je me bornerai ici à n'évoquer que les axes majeurs.

Ce qu'on reproche à Octave Mirbeau, c'est surtout qu'il a fait l'éloge d'un écrivain belge, « alors qu'il en existe en France tant de jeunes et de si merveilleux dont on ne dit jamais rien⁹ ».

« C'est d'autant plus inconcevable et scandaleux à moi, écrivait Octave Mirbeau, que j'aurais dû savoir ce que tout le monde sait, ce que *L'Indépendance belge* sait mieux que personne, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de poètes en Belgique, qu'il n'y a rien en Belgique, et même que la Belgique n'existe pas¹⁰. » Assertion qu'on daterait volontiers des années 1990 et des années 2000, aux heures les plus tendues des débats sur la question linguistique et des querelles entre Flamands et francophones. Assertion qu'on n'aurait pas été surpris d'entendre lors d'un récent débat ou d'un récent colloque sur l'identité du pays...

« Il paraît, poursuivait Octave Mirbeau, que j'ai été dupe de grossiers mirages géographiques, et que j'ai pris des ombres mortes, des apparences évanouies, pour des réalités vivantes. La Belgique ne trompe plus personne aujourd'hui. La Belgique — cela est prouvé de toutes les manières — n'est qu'une plaisanterie inventée, un jour de festin, par M. Camille Lemonnier : une mauvaise plaisanterie, comme on voit. Incorrigeable et paroxyste gobeur que je suis, j'ai donc été, une fois de plus, mystifié, et de la bonne façon¹¹. »

Puis, quelques lignes plus loin : « (...) les Belges, si tant est qu'ils existent, au sens strictement biologique du mot, ne seraient, à proprement parler, qu'une variété de singes. Ce n'est pas ce qu'on appelle une nation, c'est tout au plus une

⁹ Octave Mirbeau, « Propos belges », *Combats littéraires*, *op. cit.*, p. 316.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ *Idem.*

espèce zoologique, assez curieuse en soi, totalement dépourvue de conscience et de responsabilité morale, et douée du dangereux instinct de l'imitation. Les Belges imitent ce que nous autres, Français, qui avons tout inventé, faisons ou rêvons de faire. Non seulement ils imitent, mais ils contrefont, non seulement ils contrefont, mais ils pré-contrefont. Ils font, si j'ose m'exprimer ainsi, de la contrefaçon préventive. C'est par là que ces animaux — les Belges me pardonnent ce terme scientifique — se montrent réels et redoutables, en tant que singes, et parfaitement irréels et redoutables, en tant qu'hommes¹². »

Après ces propos ironiques, Octave Mirbeau devenait plus sérieux et disait : « Parler d'un Belge, c'est-à-dire de quelqu'un qui se sert de la même langue qu'eux [les jeunes Français], dont les livres peuvent s'étaler aux mêmes devantures à côté des leurs, n'est-ce pas une odieuse trahison ? Et puis, quand je n'aurai pour me défendre contre cette tentation, qui ne me tente pas d'ailleurs, que la reconnaissance intellectuelle que je dois à M. Maurice Maeterlinck, cela suffirait à arrêter ma plume. En citant, l'autre jour, quelques admirables extraits des *Serres chaudes* et de *La Princesse Maleine*, je n'avais pas lu *Les Aveugles* qui viennent de paraître récemment. Et des *Aveugles*, ces merveilleux *Aveugles*, ont encore fortifié mon enthousiasme pour ce jeune poète, qui est véritablement le poète de ce temps qui m'a révélé le plus de choses de l'âme, et en qui s'incarnent, le plus puissamment, le génie de sentir la douleur humaine, et l'art de la rendre dans son infinie beauté triste et de tendre pitié¹³. » Et quoiqu'il n'ait pas mentionné leur nom dans son article, Octave Mirbeau a songé en l'occurrence à Tolstoï et à Dostoïevski, deux géants qu'il n'a jamais cessé d'admirer.

Cet enthousiasme débordant, voire disproportionné, Octave Mirbeau l'a aussi manifesté à l'égard de Georges Rodenbach qu'il a connu personnellement et dont il a encensé *Les Vies encloses* dans un article du *Journal*, le 15 mars 1896. Lequel article se termine par ces remarques significatives : « (...) j'ai voulu que ce livre nouveau me soit une occasion d'affirmer toute mon admiration pour celui que je considère comme un des plus grands poètes de notre temps. Et, peut-être, n'est-il pas inutile — dussent quelques patriotes s'alarmer de cette constatation — de redire que M. Georges Rodenbach nous vint de Belgique, de cette Belgique

¹² *Idem.*

¹³ Octave Mirbeau, « Propos belges », in *Combats littéraires, Op. cit.*, p. 318.

décriée, et qui, pourtant, avec l'auteur des *Vies encloses*, nous donna M. Maurice Maeterlinck et M. Émile Verhaeren, c'est-à-dire les trois noms les plus purs, et les plus retentissants, et les plus définitifs de la jeune poésie française¹⁴. »

Peut-être pour lui rendre la monnaie de sa pièce, Georges Rodenbach a, quant à lui, publié dans *Le Figaro* du 14 décembre 1897 un article des plus élogieux sur Octave Mirbeau dont le brillant incipit a souvent été repris par les mirbelliens : « On pourrait dire de M. Octave Mirbeau qu'il est le don Juan de l'Idéal¹⁵. »

Qui plus est, Octave Mirbeau a été le tuteur de Constantin Rodenbach, le fils de Georges Rodenbach, après la mort de celui-ci survenue d'une appendicite, le jour de Noël 1898.

Aussi, lorsque Octave Mirbeau descend à Bruxelles à l'Hôtel de Bellevue, place Royale, un hôtel de « tout premier ordre » (cent cinquante chambres) d'après l'édition du guide Baedeker de 1901 dévolu à la Belgique et à la Hollande, il a, s'imagina-t-on, plutôt une bonne opinion du royaume des *contrefacteurs*, à tout le moins une bonne et même une excellente opinion de sa littérature.

En réalité, ce n'est pas du tout le cas.

Et d'abord parce que, depuis la frontière, il a dû rouler « sur d'infâmes pavés, sur d'immenses vagues de pavés » et parce qu'on « répare » l'hôtel où les « couloirs sont obstrués par des planches, des échelles, des tréteaux » et que de « gros madriers soutiennent les plafonds qui croulent ». « On nage dans les plâtras, dans les gravats, on bute sur des pots de colle¹⁶. »

Et ensuite parce qu'il a l'impression d'être arrivé à Bruxelles dans une ville « parfaitement inutile » et « complètement parodique » où « presque tout » lui « paraît ridicule » et lui « donne envie de rire », « d'un rire terne, d'un rire sans éclats, de ce rire glacial, douloureux qui rend tout à coup si triste, si triste, triste comme un ciel d'hiver, ses boulevards circulaires, les livres de M. Edmond Picard, les poèmes de M. Ivan Gilkin¹⁷, les couvertures de M. Deman, les meubles de M. Vandeveldé¹⁸ », les œuvres du « cher monsieur Camille Lemonnier » qui a été tour

¹⁴ Octave Mirbeau, « Georges Rodenbach », *Combats littéraires*, *op. cit.* p. 423.

¹⁵ Georges Rodenbach, « M. Octave Mirbeau », *Les Essais critiques d'un journaliste*, Paris, Champion, 2007, p. 219-225. Édition de Paul Gorceix.

¹⁶ Octave Mirbeau, *La 628-E-8*, *op. cit.*, p. 100

¹⁷ Gilkin se prénomme en réalité Iwan.

¹⁸ *Ibid.*, p. 91 et 92.

à tour, prétend-il, « avec une ardeur égale et avec un égal bonheur », Byron, Chateaubriand, Musset, Hugo, Poe, Zola, « tous les préraphaélites, tous les romantiques, tous les symbolistes, tous les impressionnistes, et qui, aujourd'hui, après tant de gloires différentes et tant d'universels succès », met ses « vieux jours » « sous la protection du naturalisme¹⁹ ».

À Bruxelles, écrit-il, qui a été autrefois une « ville éclatante de drap d'or, de velours, de soies, de fourrures, la poétique et amoureuse ville des dentelles », la « capitale du bien vivre, du bien boire », il n'y a plus que « des boursiers sans carnet, les fondateurs des XX sans tableaux, les inventeurs du modern style sans clients, çà et là quelques critiques d'art symbolistes, hélas ! sans emploi, quelques poètes aigris de n'avoir pas pu partir ailleurs, mélancoliques laissés pour compte de la littérature, de l'art, de la brasserie, et ce qui est pire que tout cela — oh ! comme je comprends mieux tous les jours, cher Baudelaire, ton sarcasme douloureux ! — des Bruxellois²⁰ ».

Puis, après avoir affirmé qu'il est « sans parti pris, touchant Bruxelles », de parler de « capitale comique » et de « capitale d'opérette », de voir dans le Palais de Justice, où on a empilé « de l'assyrien sur du gothique, du gothique sur du thibétain (*sic*), du thibétain sur du Louis XVI, du Louis XVI sur du papou », un « monument d'une laideur considérable », de railler le roi des Belges qui « n'est jamais en Belgique » et Edmond Picard qui non seulement écrit, mais « parle aussi le belge le plus pur et le plus châtié », de se moquer des théâtres, à l'exception du théâtre du Parc « qui est tout à fait français », des théâtres où triomphe l'accent belge, un accent « triste et comique, à la façon d'un air faux ». « Non seulement les ingénues, les grandes coquettes, les jeunes premières, les vieilles dernières, les amoureux, les pères nobles, les chanteuses, les choristes, les souffleurs, régisseurs, décorateurs, les gymnastes, les montreurs de phoques et les écuyères, ont cet accent sans accent qui fait rire et qui fait pleurer aussi, mais — les danseuses surtout qui, ne pouvant mettre l'accent dans leur bouche, l'introduisent dans leurs jambes, dans leurs bras, dans leurs sourires, dans leurs exercices de désarticulation, dans toutes leurs poses, jusque dans le frémissement aérien des tutus envolés²¹. »

¹⁹ *Idem.*

²⁰ *Ibid.*, p. 93.

²¹ *Ibid.*, p. 103 et 104.

Et d'exéquer également les peintres et sculpteurs belges, Wiertz, Gallait, Leys, Lambeaux, Meunier, les Stevens, de Groux, Rops, Khnopff, Van Beers, Van Rysselberghe et ses « lanternes japonaises », et tous les amateurs d'art. « (...) les Bruxellois, quand ils se mettent en frais, et pour bien étaler leur culture, et pour bien montrer qu'ils sont de Bruxelles, n'ont que deux sujets de conversation : l'art et Paris... Paris et l'art²²... »

Sans oublier l'odieuse exploitation coloniale du Congo d'où on exporte, au prix du sang, le « caoutchouc rouge » et la « malaria religieuse » qui, relève Octave Mirbeau, règne partout en Belgique. À « chaque tournant de route, à chaque carrefour, (...) se dressent des images de sainteté qui pourraient servir à l'administration vicinale de bornes kilométriques, (...) la superstition religieuse est souveraine maîtresse des âmes, des paysages et des lois. Je ne parle pas seulement des couvents qui y pullulent, comme en Allemagne, les casernes ; je ne parle pas de ces béguinages, qui ne sont d'ailleurs que des souvenirs, gardés seulement par Gand et par Bruges, pour les badauds du pittoresque et les moutons de Panurge du tourisme. Je parle de tout ce pays, sur qui le catholicisme étend son ombre épaisse et malsaine²³. » Sur quoi, il se fiche des processions, des perpétuels sons de cloche, des « cérémonies cultuelles, extravagantes et moyenâgeuses », des églises « pleines et chantantes », des décors d'autel, des dos courbés, des mains jointes, des « prêtres insolents, paillards et pillards, et des terribles évêques, avec des faces d'Inquisition²⁴ ».

Le reste des chapitres de *La 628-E-8* consacrés à la Belgique est l'avenant, où qu'Octave Mirbeau se rende, que ce soit à Waterloo, une visite « absurde » qui lui donne des idées de « défaite », de « dénationalisation » et de « belgification » à cause du nom du champ de bataille, à Gand, à Malines où la CGV est brusquement enfoncée, jusqu'aux moyeux, « dans un borbier », ou encore à Anvers qu'il considère comme une cité allemande, qui lui rappelle, mais « avec moins de fébrilité trépidante », l'activité de Londres, dont le développement n'est dû qu'aux massacres perpétrés au Congo et où il cherche en vain parmi les femmes « les beautés grasses, la luxuriance, l'épanouissement lyrique des chairs de

²² *Ibid.*, p. 112.

²³ *Ibid.*, p. 117 et 118.

²⁴ *Idem.*

Rubens²⁵ ». Quoique que le port, même moins « bigarré » que celui de Marseille, le fascine et lui inspire quelques phrases fort réussies...

Celles-ci par exemple : « Et entre tout cela qui grince, qui halète, qui hurle et qui chante, l'entassement muet d'une ville, et la vaporisation, dans le ciel, de coupoles dorées, de flèches bleues, de tours, de cathédrales, d'on ne sait quoi... Au-delà, encore, l'infini... avec tout ce qu'il réveille en nous de nostalgies endormies, tout ce qu'il déchaîne en nous de désirs nouveaux et passionnés !²⁶ »

La 628-E-8 sort de presse en novembre 1907 et provoque aussitôt deux scandales. Le premier tient au fait que dans la dernière partie de son livre qu'il a intitulée « Bords du Rhin », Octave Mirbeau se permet une longue digression sur Balzac et rapporte une confidence qu'il aurait reçue du peintre Jean Gigoux et selon laquelle M^{me} Hanska, seulement vêtue d'un grand peignoir rouge, les bras nus, à la fois « surexcitée » et « abattue », était en train d'affrioler et de séduire cet artiste, tandis que son tout nouvel époux, l'illustre géniteur de *La Comédie humaine*, agonisait dans une chambre voisine...

Le second scandale, c'est l'immense indignation que ressentent les Belges en découvrant comment Octave Mirbeau les traite et en quels termes désobligeants, perfides et venimeux il parle de leur pays. L'intelligentsia nationale, Camille Lemonnier et Edmond Picard à sa tête, est furieuse et ne comprend absolument pas ce qui les justifie, ce qui explique cette espèce de revirement spectaculaire, cette soudaine et brutale flambée de malveillances, de calomnies, de partialités et de bêtises.

Mais les personnalités en vue ne sont pas les seules à réagir, il y a aussi des jeunes, dont de jeunes auteurs, à l'instar de Pierre Broodcoorens lequel, en 1907, a vingt-deux ans à peine et qui est un Flamand, un futur nationaliste flamand du reste, écrivant en français²⁷. En février 1908, il fait paraître dans la très intéressante revue mensuelle, *La Belgique artistique et littéraire*, dirigée par Paul André et Fernand Larcier, une « Réponse à Octave Mirbeau » où les remarques pertinentes et judicieuses ne manquent pas. « (...) moi aussi j'ai été indigné, proclame Pierre Broodcoorens, moi aussi j'ai été révolté, entendez-vous !... Et peut-être plus que

²⁵ *Ibid.*, p. 163.

²⁶ *Ibid.*, p. 156.

²⁷ Pierre Broodcoorens est mort en 1924 à La Hulpe où une rue porte son nom.

tous les autres ensemble, parce que votre livre m'a frappé droit au cœur, à travers le cœur, si simple et si bon, d'un maître que j'adore... Et parce que j'ai pleuré, Mirbeau, – vous devez bien connaître le prix de ces larmes qu'on doit à la pure gloire éclaboussée – oui, parce que j'ai pleuré de douleur et de honte sur ces lignes iniques où vous bafouez, inconsciemment, je veux bien le croire, sans motifs sérieux, sans justice, sans vérité, et ce qui est pis encore, sans sincérité, toute une vie de labeur obstiné, grave et utile : celle de mon vieil et admirable ami Lemonnier²⁸. »

Là-dessus, Pierre Broodcoorens avance que tout dans *La 628-E-8* « dénote l'irritante, l'affolante, l'obsédante présence de cette neurasthénie²⁹ » dont Octave Mirbeau est « affligé, au même titre que le Kaiser³⁰ », puis, ce qui est probablement maladroit de sa part, lui rétorque qu'en France les « pioupiou travestis » sont aussi nombreux qu'en Belgique et, d'une manière plus générale, que les sujets de colère et d'irritation y abondent tout autant, sinon davantage. Ne serait-ce que Boulanger, « ce dompteur de cirque, ciré, pommadé », ce Boulanger qui n'était pas « le héros qu'il fallait à la Belgique » et qui était plutôt « le dieu qu'il fallait à Paris³¹ ».

Évoquant le « pauvre accent » belge, il se dit convaincu que « tous les théâtres, que tous les petits crevés et que toutes les grues qui croupissent à la lumière blanche et crue [des] lampes à arc, entre la Madeleine et l'Opéra » ne sont pas dignes « de lécher la poussière des godillots rugueux de ce Belge sublime, qui parlait mal, tel Rodin, d'ailleurs, et qui fut Constantin Meunier ». Et il ajoute : « Car les boulevards de Paris, car toutes les voies splendides du quartier de l'Étoile, car vos quais, votre place de la Concorde, vos Champs-Élysées ne sont pas plus l'Univers, Mirbeau, que vos pages sur la Belgique et les Belges ne sont la Beauté³²... »

Et puis, en guise de finale, ou presque : « En 30 ans, nous vous avons donné trois Stevens, un Rodenbach, les deux Rosny, Rops, Maeterlinck, Verhaeren...

²⁸ Pierre Broodcoorens, « *La 628-E-8*. Réponse à Octave Mirbeau », *La Belgique artistique et littéraire*, n° 29, février 1908, p. 305.

²⁹ Il fait allusion ici aux *21 jours d'un neurasthénique*, un récit d'Octave Mirbeau paru chez Fasquelle en 1901.

³⁰ Pierre Broodcoorens, « *La 628-E-8*. Réponse à Octave Mirbeau », *La Belgique artistique et littéraire*, *op. cit.*, p. 306.

³¹ *Ibid.* p. 309.

³² *Ibid.* p. 314.

Cela ne vous suffit pas ? La France accouche-t-elle donc si promptement, si prolifiquement de talents inédits qui ne songent pas à se réclamer d'Alcofribas³³ eux ?... Nous ne rechignons pas pourtant... Nous sommes de bons garçons. Nous ne tentons pas de nous faire un palladium chauvin de chacune de nos illustrations. Nous sommes si belges³⁴ !... »

Jean-François Nivet et Pierre Michel, les biographes d'Octave Mirbeau, estiment que les réactions « épidermiques » des Belges à la parution de *La 628-E-8* attestent chez eux une « désarmante absence d'humour³⁵ », laissant entendre par là que leur auteur, lui, en aurait eu en multipliant les charges contre la Belgique et qu'en somme on aurait tort, ou qu'on serait bel et bien stupide, de les prendre « au premier degré ». Autant dire qu'ils les justifient toutes. Et ils précisent : « Car, beaucoup plus profondément que la Belgique, c'est la France qui est la cible principale de Mirbeau, comme jadis elle l'était de Voltaire³⁶. » Dans le *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Pierre Michel écrit : « Naturellement, il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre ce qui risquerait alors d'apparaître comme une forme de xénophobie, car Bruxelles vue à travers le filtre très particulier de l'esprit ludique d'un romancier en quête d'exutoire thérapeutique, c'est “ un espace purement fantasmagorique ” », une expression qu'il emprunte à la chercheuse Gwenaël Ponnau³⁷.

Ces interprétations ou, plus exactement, ces justifications me semblent des plus gratuites et des spécieuses. Elles ne sont pas loin de ressembler à des dérobades.

Au milieu des années 1860, Baudelaire avait, de son point de vue, quelques raisons de détester les Belges et la Belgique, de s'inventer une terrible belgophobie chronique : ses quatre conférences à Bruxelles n'avaient mobilisé qu'un maigre auditoire, Lacroix et Verboeckhoven, les éditeurs des *Misérables* qu'il avait sollicités à plusieurs reprises, ne l'avaient pas reçu, il était mal dans sa peau, il était mal dans sa tête, il n'était pas un auteur à succès pouvant s'accorder des récréations

³³ Un des pseudonymes de Rabelais, bien sûr.

³⁴ *Ibid.*, p. 316.

³⁵ Jean-François Nivet et Pierre Michel, *Octave Mirbeau l'imprécateur au cœur fidèle*, op. cit. p. 808.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Dictionnaire Octave Mirbeau* sous la direction de Yannick Lemarié et Pierre Michel, Lausanne, L'Âge d'Homme, p. 365.

ou des écarts de conduite, il avait plutôt le pénible sentiment d'avoir raté sa vie, ses amours et ses œuvres, il avait recours aux « paradis artificiels », il avait une addiction à la drogue... Et s'il était resté à Paris, ou s'il était allé se réfugier chez sa mère à Honfleur, il aurait, je pense, j'en suis convaincu, pareillement tourné en dérision les Parisiens et les Honfleurais, et même l'humanité entière, le genre humain tout entier.

Je cherche, je cherche, je relis et je relis Octave Mirbeau, y compris sa copieuse correspondance³⁸, je ne vois toujours pas, vraiment pas, quelle mouche étrange l'a piqué quand il est venu en Belgique, en mai 1905, dans sa « merveilleuse » CGV qui devait faire sensation à Anvers et laisser médusée, stupéfaite, une foule immense de curieux.

Qu'est-ce qui, au juste, a provoqué son irritation et son dégoût ? Le mauvais état des routes belges ? Les gros travaux de réfection à l'Hôtel de Bellevue ? Sa profonde neurasthénie ? Les inconstances de sa femme, Alice, une ancienne théâtraine, dont il ne parle pas, mais qui lui causait à tout moment des misères ?

Non, je ne vois pas de l'humour, à quel que degré que ce soit, dans ses propos belgicides. En revanche, j'y retrouve bien le bouillant polémiste au cœur de ses caprices, de ses impatiences et, surtout, de ses contradictions, j'y retrouve le coléreux réfractaire qu'il a toujours été, qui fait de lui un écrivain majeur et qui demeure encore et toujours, comme ses contemporains Léon Bloy et Joris-Karl Huysmans, un des grands oubliés de la « Bibliothèque de la Pléiade ». Et je partage volontiers l'opinion d'Hubert Juin pour qui *La 628-E-8* est, de tous les livres d'Octave Mirbeau, le plus « enlevé, le plus libre et le plus révélateur³⁹ ».

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Octave Mirbeau vient à Bruxelles en automobile [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arllfb.be>

³⁸ Où il est notamment question d'une lettre non retrouvée, datée de novembre 1884, adressée à l'éditeur belge Henry Kistemaekers à qui il offre spontanément le manuscrit d'un de ses livres. Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, tome premier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002, p. 360 et 361.

³⁹ Hubert Juin, préface de *La 628-E-8*, 10-18, *op. cit.*, p. 27.